

Petite Histoire de la Raison Européenne

Daniel Memmi

UQAM
Montréal

Le rationalisme, la valeur majeure donnée à l'exercice de la raison humaine, est une des composantes fondamentales de la civilisation européenne. Cette conviction a une longue histoire, qui remonte à l'antiquité grecque.

L'Antiquité

La raison critique est un des fondements de la culture occidentale. La raison critique est l'exercice d'une pensée autonome, libérée des mythes, de la religion, des traditions et même des institutions. Ce type de pensée n'est pas unique à l'Europe : la culture chinoise par exemple a connu une rationalisation précoce dès l'antiquité, et il reste ainsi très peu d'information sur les anciens mythes chinois. On peut aussi remarquer que l'Ancien Testament reprend des mythes cananéens et babyloniens (comme le déluge) mais les démythologise en les attribuant à l'action d'un Dieu rationnel. Mais la rationalité est clairement un aspect essentiel de la culture occidentale, caractère qui prend naissance dans la civilisation grecque antique dès le 6^e siècle avant J.C. (tout d'abord dans les villes de l'Ionie en Asie Mineure). En simplifiant les choses, on peut décrire les débuts de la raison critique comme une opposition entre *muthos* et *logos*, c'est-à-dire entre les explications mythologiques du monde transmises par la tradition, et les premières tentatives de

comprendre l'univers sans faire appel à des forces surnaturelles. Il faut noter que *logos* signifie d'abord « discours » et qu'il s'agit d'une raison exprimée sous forme d'un discours public.

Ainsi les premiers penseurs grecs (on ne peut à cette époque distinguer entre science et philosophie) s'interrogent sur l'origine et la nature du monde sans faire aucune référence à la très riche mythologie grecque. Est-ce que l'eau est la substance originelle ? Ou est-ce l'air ? Ou le feu ? Ou bien y a-t-il plusieurs substances fondamentales ? Le changement est-il universel ou est-ce une illusion ? Ces questions sont posées et débattues sans faire appel à des explications surnaturelles, et en n'utilisant que des arguments rationnels.

Cette rationalité grecque est probablement liée à la démocratie, le gouvernement de la cité par l'assemblée des citoyens libres. Cette forme de gouvernement valorise la parole publique et l'argumentation rationnelle, et encourage ainsi le citoyen à exprimer et défendre son opinion personnelle. La parenté avec les institutions politiques de la république romaine, moins démocratiques mais plus pragmatiques et plus stables, a permis à ce système de valeurs de survivre dans la culture occidentale.

Cependant le libre exercice de la raison risque d'entre en conflit avec la tradition, et les problèmes sociaux que cela peut poser sont brillamment mis en scène dans la narration par Platon du procès et de la mort de Socrate. Même si Socrate est sans doute bien un personnage historique, le récit de Platon fait de Socrate une figure christique, un martyr témoignant de la raison. La mort de Socrate devient ainsi un des grands mythes fondateurs de la culture occidentale, dans un parallèle remarquable avec la mort ultérieure du Christ martyr de la foi, autre grand mythe fondateur de l'Occident.

Que nous dit ce « mythe de Socrate » ? Que la raison critique, l'examen sans limite des croyances communes d'une société, peut être très mal reçu et exposer le

penseur imprudent à de graves ennuis allant jusqu'à la mort ou à l'exil. Mais aussi que c'est une attitude admirable et bien digne d'être suivie. Socrate est accusé d'impiété envers les dieux de la cité et condamné à mort, verdict qu'il accepte avec courage pour témoigner de ses convictions intellectuelles. En fait la condamnation de Socrate est probablement due en grande partie à des luttes politiques : Socrate semblait lié au parti aristocratique par ses élèves (dont Platon) et le parti démocratique voyait donc Socrate comme un ennemi à abattre.

C'est un mythe qui reviendra hanter régulièrement l'histoire occidentale, notamment à la Renaissance. Galilée devant abjurer sa théorie héliocentrique est généralement décrit de manière mythologique comme un martyr de la science (la réalité est ici aussi plus complexe et la condamnation de Galilée est due en partie à son arrogance et son obstination). D'autres comme Michel Servet ou Giordano Bruno ont vraiment connu le martyre pour leurs idées.

Il n'est pas utile ici d'exposer la pensée de Platon et Aristote. Il suffira de rappeler que ce sont des monuments intellectuels fondateurs de toute l'histoire de la pensée occidentale. Ils touchent à tous les aspects de la pensée : théorie de la connaissance, nature de l'être, bases de l'éthique, théorie politique, sciences naturelles, esthétique... La théorie des idées de Platon et la métaphysique d'Aristote en particulier ont servi de base à tous les développements ultérieurs. En y ajoutant le développement d'une mathématique et d'une logique formelle, le legs de l'antiquité grecque à la culture occidentale est bien sûr déterminant.

Nous voulons seulement faire deux remarques que nous reprendrons par la suite. D'abord la philosophie grecque, notamment chez Platon, comporte des éléments religieux indéniables. Il y a dans cette pensée qui se veut rationnelle une part de mysticisme, un désir d'absolu, une visée vers la transcendance qui lui donnent une bonne part de sa séduction. Platon fait l'apologie de la raison à l'aide de mythes qu'il élabore (la mort de Socrate, le mythe de la caverne...) ; il utilise avec un

grand talent littéraire les moyens du *muthos* pour défendre le *logos*, et pas seulement l'argumentation rationnelle. Ensuite le problème central des penseurs chrétiens, musulmans et juifs sera d'essayer de concilier la révélation religieuse avec la philosophie grecque. En effet, quelle que soit leur beauté littéraire ou leur puissance émotionnelle, les textes bibliques et coraniques sont relativement simplistes en comparaison du niveau intellectuel atteint par la philosophie grecque. La plupart des penseurs élevés dans la tradition biblique sont sincèrement croyants, mais ils ne pourront pas échapper à la séduction intellectuelle de la pensée grecque.

Après avoir été développé de manière brillante par les philosophes grecs, le rationalisme grec est donc incorporé très tôt dans le christianisme. La tentative de synthèse entre philosophie et religion apparaît d'abord chez des penseurs juifs comme Philon d'Alexandrie (contemporain du Christ) qui essaye de réconcilier la Bible avec Platon. Les premiers chrétiens sont aussi fortement influencés par la culture grecque et la doctrine chrétienne combine naturellement thèmes bibliques et idées philosophiques. En fait certains thèmes religieux comme l'immortalité de l'âme sont plus clairement et fortement exprimés chez Platon que dans la Bible. Dans l'évangile selon St Jean, il y a déjà un début de fusion entre l'idéalisme platonicien et la croyance en Dieu : « au commencement était le Verbe (*o logos*) et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu ».

Cette vision est développée par Saint Augustin, contemporain de la chute de Rome, qui est un des principaux acteurs de la fusion entre néo-platonisme et pensée chrétienne. Cette synthèse deviendra la doctrine officielle de l'Eglise jusqu'au Moyen-Age, et continuera à influencer la pensée occidentale jusque dans la genèse de la Réforme protestante. Même s'il est avant tout un penseur religieux, Augustin reprend et utilise les thèmes de la philosophie grecque, notamment l'idéalisme platonicien interprété dans le cadre du christianisme. L'immortalité de l'âme immatérielle est un des principaux points d'accord entre les deux formes de pensée.

Le Moyen-Age

Quelques siècles plus tard, l'Islam conquérant entre en contact avec la culture grecque bien implantée au Moyen-Orient, et les penseurs musulmans (arabes et persans) puis juifs élaborent à leur tour (à partir du 10^e siècle environ) une synthèse entre leur religion et la philosophie grecque. Cette fois on fait appel à Aristote plutôt qu'à Platon, probablement en fonction de la disponibilité des traductions. Parmi ces philosophes-théologiens, on peut citer entre autres Al-Farabi, Avicenne (Ibn-Sina), Averroès (Ibn-Rushd) et Maïmonide (Ben-Maimon).

Ces penseurs ont à leur tour fortement influencé la pensée chrétienne du Moyen-Age, ne serait-ce qu'en transmettant à l'Europe la philosophie d'Aristote qui était largement tombée dans l'oubli en Occident (ainsi d'ailleurs que l'œuvre de Platon). Les commentaires parfaitement compétents des auteurs musulmans et juifs sur Aristote constituent au Moyen-Age la base de l'enseignement de la philosophie en Europe. Le monde musulman était alors nettement plus avancé que l'Europe, qui lui a largement emprunté avant de connaître son propre essor.

Thomas d'Aquin est le meilleur exemple de synthèse médiévale entre foi et philosophie dans l'Occident chrétien. Il reprend et développe l'interprétation d'Aristote par les auteurs musulmans et juifs et en propose une version chrétienne qui deviendra la philosophie officielle de l'Eglise catholique. Il propose une vaste synthèse harmonisant foi et raison, théologie et philosophie, empirisme et rationalisme et on peut le considérer comme l'aboutissement de la pensée médiévale occidentale.

Quelles que soient les variantes individuelles d'un auteur à l'autre, cette synthèse médiévale revient essentiellement à utiliser les thèmes et les formes de la pensée grecque tant qu'il n'y a pas de contradiction avec la foi révélée, et à chercher un accommodement si possible lorsqu'il y a contradiction apparente. Mais

bien entendu, la révélation religieuse doit avoir le dernier mot, car la théologie l'emporte sur la philosophie.

Par exemple, Aristote (comme les penseurs grecs en général) ne croit pas en un Dieu créateur mais en un Premier Moteur. Dans ce cas la notion biblique d'une création *ex nihilo* doit l'emporter (seul Averroès est proche de l'hérésie sur ce point). Le concept chrétien d'une âme individuelle éternelle ne peut se réconcilier avec Aristote que par une interprétation forcée de ses écrits (l'accord est plus facile avec la pensée de Platon). Mais on estime au Moyen-Age que les vérités de la révélation sont en partie prouvables par la raison, et que même les vérités non prouvables ne sont pas contraires à la raison. Les preuves scolastiques de l'existence de Dieu (comme la preuve ontologique) peuvent nous sembler simplistes aujourd'hui (ou logiquement discutables), mais elles sont parfaitement rationnelles dans leur principe et leur argumentation.

L'importance de cette synthèse est ainsi son caractère fortement rationnel. Elle a permis de conserver les acquis de la philosophie grecque, des concepts et des formes d'argumentation bien plus rigoureux, détaillés et cohérents que les textes proprement religieux. Elle a habitué les penseurs médiévaux à une rigueur de pensée et d'expression qui préfigure (et qui a sans doute permis) la pensée scientifique de la Renaissance à venir. L'Université (invention européenne) a aussi joué un grand rôle dans la diffusion de la culture intellectuelle au Moyen-Age.

La pensée médiévale donne du monde l'image d'un univers intelligible, largement accessible à la raison humaine. Ici la croyance en un Dieu créateur intelligent renforce le rationalisme grec : le monde est intelligible car il a été créé par une intelligence compatible avec la notre. Autrement dit, *l'univers est rationnel* et la raison peut espérer atteindre une grande partie de la vérité sans forcément s'appuyer sur l'autorité de textes révélés.

A ce stade, il serait utile de préciser le sens du mot *rationalisme*. Celui-ci désigne la croyance en l'intelligibilité du monde, que la raison humaine peut donc se représenter sans aide extérieure (comme une révélation religieuse). Mais le mot s'emploie aussi dans un sens philosophique plus technique, selon lequel la connaissance certaine provient de la raison seule (en l'opposant à l'empirisme qui soutient que toute connaissance vient en fin de compte de l'expérience). L'adjectif *rationnel* présente une ambiguïté similaire. Les deux sens sont évidemment fortement liés dans l'histoire des idées, mais nous emploierons d'abord ces mots dans le premier sens plus général, avant de voir le deuxième sens.

Cette conception du monde est donc un étrange mais puissant mélange de rationalisme et de religion. Il y a déjà chez Platon une forte part de mysticisme, héritée sans doute de penseurs présocratiques comme Pythagore et Parménide. Le monde des idées est transcendant et représente la réalité ultime et éternelle, dont la contemplation intellectuelle nous libère des incertitudes de la vie matérielle. La fusion ultérieure avec une pensée proprement religieuse est ainsi assez naturelle. Aristote est plus matérialiste et plus difficile à réconcilier avec les croyances bibliques, mais il reste un disciple de Platon par sa théorie des formes et ses commentateurs médiévaux se sont révélés très créatifs... En tous cas, la synthèse entre foi et raison a donné à la religion une architecture intellectuelle qui l'a rendue plus crédible pour un esprit cultivé, et a aidé la pensée grecque à traverser les siècles tout en lui donnant une puissance émotionnelle qui perdure à ce jour.

Renaissance et Age Classique

C'est dans cet univers que prend forme la Renaissance au 16^e siècle, qu'il convient de voir à la fois comme l'aboutissement des tendances antérieures et comme un nouveau départ. Celle-ci est due à un ensemble de facteurs qui se renforcent mutuellement : le développement technique et économique de l'Europe,

la redécouverte des classiques grecs qui avaient été conservés à Byzance, les grandes découvertes (notamment celle de l'Amérique), la diffusion de l'imprimerie, les débuts de la Réforme protestante. Tous ces éléments contribuent à une véritable explosion intellectuelle qui est vécue comme un renouveau majeur, à la fois angoissant et enthousiasmant.

C'est aussi la naissance de la science moderne, qui combine expérimentation ou observation systématique avec une formalisation mathématique (la science antique n'avait pas ce souci de l'expérimentation). Le succès de plus en plus remarquable de cette nouvelle science, culminant avec la théorie de la gravitation de Newton, renforce la conception d'un monde fondamentalement intelligible et la confiance des penseurs de l'époque dans les pouvoirs de la raison humaine. La science va aussi donner à l'Europe une maîtrise de la nature qui en fera la civilisation dominante dans les siècles à venir.

A partir de la Renaissance, le rationalisme va se détacher petit à petit de la religion, et on entre dans un univers fondamentalement différent, où la religion n'est plus inévitable ni indubitable. Trois figures marquantes (entre autres) peuvent servir de jalons dans ce cheminement : Descartes, Spinoza et Hobbes.

Descartes est le premier penseur qui ose remettre en question toute connaissance préalable (c'est le « doute cartésien ») y compris les croyances religieuses. Il s'empresse ensuite de reconstruire les croyances traditionnelles, en utilisant des raisonnements scolastiques comme la preuve ontologique de Dieu, et Descartes est probablement un chrétien sincère. Mais il s'est permis de tout examiner *de novo* à la lumière de sa seule raison personnelle, ce qui représente un changement majeur dans la culture européenne. Spinoza, Juif hérétique (c'est un panthéiste), disciple de Descartes, élabore une métaphysique remarquablement cohérente mais incompatible avec les dogmes judéo-chrétiens. C'est aussi un des premiers à relire la Bible d'un œil critique, la considérant avant tout comme un texte historiquement

situé, et non comme la parole divine. Ce faisant, il ruine un des fondements de la croyance religieuse, à la fureur de ses contemporains juifs et chrétiens. Quant à Hobbes, sa pensée politique me semble essentiellement irrégieuse (malgré sa prudence dans l'expression). Il analyse les bases de la vie sociale et politique en utilisant la théorie du contrat social de manière totalement rationnelle, sans faire appel à aucune considération religieuse. Sans attaquer directement la religion, il ne lui fait tout simplement plus de place dans son système de pensée.

Le développement du rationalisme amène ensuite au 18^e siècle à la philosophie des Lumières (*Enlightenment, Aufklärung*) qui est ouvertement irrégieuse ou même antireligieuse. Les philosophes (Voltaire, Diderot, Rousseau, Hume, Kant, Lessing...) prennent maintenant beaucoup moins de précautions (et risquent moins d'ennuis) en proclamant leurs convictions, attaquant plus ou moins agressivement les traditions religieuses, sociales et politiques. La confiance en la raison se transforme alors en un véritable culte de la raison, justifiant un projet général de reconstruction des valeurs et des institutions. La croyance au progrès social et politique, sur le modèle du progrès scientifique et technique, devient petit à petit le cadre de pensée dominant.

Il est important de voir que la philosophie des Lumières est une conséquence naturelle du rationalisme classique, qui s'enracine lui-même dans la pensée médiévale. La croyance religieuse qui était un élément fondamental de la synthèse médiévale est sécularisée, mais elle ne disparaît pas sans laisser de trace. La puissance de conviction inhérente à la foi est transférée à la seule raison. Autrement dit le messianisme prend une forme rationnelle (ou pseudo-rationnelle). La question est maintenant de savoir ce que va donner cette nouvelle configuration.

La philosophie des Lumières s'accompagne tout naturellement d'idées politiques réformistes ou révolutionnaires. L'examen critique des traditions, l'hostilité envers toute forme de superstition, la mise en avant d'idéaux de liberté et d'égalité

constituent un terrain propice à l'agitation politique. La Révolution française de 1789 avec son Culte de la Raison est une conséquence extrême (mais révélatrice) de cette attitude générale. On y retrouve le rationalisme combiné avec des émotions religieuses, s'opposant aux institutions et à la religion traditionnelles. Quelle que soit la nécessité historique de la Révolution française, on y entrevoit aussi la matrice des maux ultérieurs de l'Europe moderne : le dogmatisme de la raison, l'intolérance au nom de la liberté, la violence au nom de l'égalité, la cruauté au nom de la fraternité...

Cela ne veut pas dire que les Lumières soient forcément nocives. La révolution américaine de 1776 a été beaucoup moins dogmatique et plus pragmatique. Dans la tradition britannique plus tolérante et modérée, car plus sceptique, la révolution américaine débouche sur un système politique stable sans trop verser le sang. On peut aussi remarquer que c'est l'empirisme (et non le rationalisme) qui a été dominant dans la philosophie britannique. Mais l'Europe continentale va malheureusement suivre une voie différente.

Les Temps Modernes

Dans le même temps s'accélère un processus de rationalisation économique avec le capitalisme marchand puis industriel, ainsi que la construction des états modernes au 19^e siècle. La *rationalisation* consiste à organiser les activités sociales selon des principes purement rationnels, en cherchant l'efficacité avant tout sans se soucier des traditions ou de valeurs externes au processus considéré. Ce mouvement d'ensemble se fait en symbiose avec le développement continu des sciences et des techniques. Autrement dit la rationalité instrumentale va devenir la valeur dominante (c'est ce que Max Weber appelle *Zweckrationalität*, c'est-à-dire la rationalité dirigée vers un but). Le capitalisme est en bien sûr la forme la plus

typique (l'efficacité étant mesurée par le profit avant tout) mais cette forme de pensée est inhérente à toute société industrielle moderne.

D'un côté cette rationalisation va décupler les capacités productives de l'Europe et lui donner une supériorité intellectuelle, économique, militaire et politique sur le reste du monde. Mais d'un autre côté la rationalisation se révèle extrêmement destructrice pour les communautés, les modes de vie et les valeurs traditionnelles. Le monde paysan est lentement mais sûrement marginalisé, les artisans perdent leur statut économique et social, les aristocraties traditionnelles sont déclassées si elles ne réussissent pas à se reconvertir. De nouveaux groupes sociaux se développent : dirigeants d'usines, bourgeoisie marchande, techniciens et ingénieurs, employés et ouvriers... La destruction de la société traditionnelle est ressentie avec colère, angoisse et nostalgie pour le passé (c'est un des thèmes favoris du Romantisme) et le développement dans les villes d'un prolétariat misérable fera de la question sociale le problème dominant du 19^e siècle. Les problèmes sociaux vont ensuite motiver le développement des idéologies modernes.

La rationalisation a aussi lieu dans la conduite de la guerre, qui devient de plus en plus efficace et de plus en plus destructrice. Les guerres traditionnelles n'impliquaient que quelques milliers ou dizaines de milliers de combattants. Les morts étaient surtout dues aux épidémies chez les soldats et aux famines chez les civils, et les pertes restaient somme toute assez limitées. Mais à partir de la Révolution française et de Napoléon, la levée en masse de combattants par la conscription systématique change dramatiquement la taille des armées et l'étendue des pertes humaines. Les progrès des armes à feu, la précision de l'artillerie, l'organisation des combats, tout concourt à une efficacité accrue dans le massacre à grande échelle. Un demi-siècle plus tard, la Guerre de Sécession américaine illustre bien l'efficacité redoutable des armes modernes, mais ce n'est encore qu'une répétition générale.

Malgré la propagande nationaliste, la Première Guerre mondiale (1914-18) oblige les Européens à prendre conscience que leur civilisation est entrée dans une nouvelle ère particulièrement inquiétante. C'est une guerre où les morts ont pu se compter par dizaines de milliers dans une seule journée, où les affrontements ont pu faire des centaines de milliers de victimes dans un même secteur, et où les victimes se compteront par millions pour l'ensemble de la guerre. Par exemple lors de la bataille de la Somme, il y eut 60.000 victimes (morts et blessés) dès le premier jour (1^{er} juillet 1916) et 1,2 millions de victimes des deux côtés sur 5 mois. Les transports ferroviaires, la mitrailleuse, l'artillerie à tir rapide, de nouvelles armes horribles comme les gaz de combat contribuent au premier grand massacre de masse de l'histoire. Les premiers essais de nouvelles armes (sous-marins, avions et chars d'assaut) laissent entrevoir un avenir encore plus sombre et destructeur.

Au delà des raisons particulières de cette guerre (rivalités nationales et coloniales notamment), il apparaît que la rationalité instrumentale et l'efficacité technique ont débouché sur le meurtre à échelle industrielle et des destructions sans précédent. Cette guerre illustre parfaitement le concept de guerre totale, qui mobilise toutes les ressources humaines et industrielles d'un état moderne, qui les organise de la manière la plus efficace possible tout en faisant appel à une propagande systématique, et qui ne s'embarrasse plus de scrupules moraux dans la conduite des opérations. En particulier la distinction entre civils et combattants n'est plus respectée lorsque cibler les civils peut sembler efficace.

On peut discuter sur les causes particulières et contingentes de la guerre de 14-18, et les contemporains ont été surpris et effrayés par l'ampleur des destructions, le nombre de victimes et la durée des combats, qu'ils n'avaient pas anticipés. Mais ils se sont dans l'ensemble soumis sans grande résistance à la mobilisation totale des corps et des esprits exigée rationnellement par l'organisation impitoyable des nations modernes. La nation est l'organisation politique la plus complexe, la mieux

organisée et la plus efficace de l'histoire, et les Européens se sont naturellement soumis aux exigences de cette organisation.

On peut aussi remarquer l'étonnante poussée d'agressivité dans les années précédant la Première Guerre mondiale, dans des sociétés en apparence prospères, dynamiques et culturellement avancées. Même en tenant compte des rivalités nationales, de la propagande nationaliste à l'école et dans la presse, des tensions internes aux empires autrichien et russe, il y a sans doute des facteurs plus profonds. Il est probable que la destruction des communautés paysannes traditionnelles par la modernisation et les contraintes sociales imposées par l'industrialisation ont grandement augmenté le niveau d'angoisse et d'agressivité dans les populations européennes.

La Première Guerre mondiale est le premier acte du suicide de l'Europe. Mais l'horreur ne faisait que commencer. Dans les trente ans qui suivront, une véritable guerre civile entre communisme et fascisme va déchirer tout le continent (c'est la thèse défendue par l'historien allemand Ernst Nolte) puis impliquer des acteurs extérieurs. La révolution russe de 1917 résultant en partie de la guerre va installer un régime communiste autoritaire qui se durcit de plus en plus. En réaction la peur du communisme suscite des régimes fascistes en Italie et en Espagne, et surtout le nazisme en Allemagne. La Deuxième Guerre mondiale (1939-1945) va représenter le deuxième acte du suicide européen, et il sera encore bien pire que le premier (au total 60 millions de morts environ, dont une majorité de civils).

Un Mal Inédit

Toute cette histoire, fascinante dans son horreur même et sa démesure, a été abondamment décrite et commentée. Mais ce qu'il faut en retenir, c'est l'apparition d'une forme de mal inédite jusqu'ici dans l'histoire humaine. Les régimes stalinien et nazi commettent non seulement des massacres froidement planifiés et exécutés à

très grande échelle (il s'agit de millions de morts), mais on peut y voir une tentative d'annihilation de l'homme en tant qu'homme. Il ne suffit pas de tuer, il y a aussi une volonté d'écraser totalement l'humanité des victimes.

Des êtres humains ordinaires, avec leurs émotions, leurs désirs et leurs peurs, sont réduits à l'état d'esclaves puis de larves à exterminer. Quand on lit les récits des survivants des camps de la mort, ce qui frappe est la relative rareté de la cruauté ou du sadisme chez les exécutants. Il ne s'agit pas tant de l'ivresse de verser le sang, du plaisir de dominer ou d'un désir de vengeance, qui seraient encore des émotions humaines compréhensibles. Non, il s'agit d'une entreprise froide, gérée par une bureaucratie sourde et aveugle, exécutée avec les moyens industriels de l'état moderne. C'est l'anéantissement de l'homme en tant qu'homme, réduit au statut de matière première dans des usines à produire des cadavres. C'est l'organisation industrielle de la mort. Les Allemands ont été plus efficaces et systématiques que les Russes, qui ont aussi utilisé des famines de masse (il reste des spécificités nationales ou locales) mais le résultat de l'entreprise est le même : des millions de morts.

Certes, ces millions de morts s'ajoutent aux autres millions de morts des victimes militaires et civiles de la guerre proprement dit. Mais encore une fois, les rafles, purges et camps d'extermination représentent un mal nouveau dans l'histoire, car les victimes sont le plus souvent totalement innocentes : Juifs et Tziganes dans les camps nazis, paysans et « ennemis de classe » (raflés largement pour des motifs futiles ou arbitraires) dans les camps staliniens. Ce qui est visé au fond c'est leur statut d'êtres humains, non une faute personnelle ou l'appartenance à un groupe ennemi. L'homme individuel, irrationnel, imprévisible, irréductible aux exigences du pouvoir absolu est devenu une obscénité qu'il faut effacer de la surface de la terre. L'absurdité même du choix des victimes est aussi une arme de

terreur pour les régimes totalitaires, mais elle signifie plus profondément le mépris absolu de l'humanité de l'homme.

Il n'est pas difficile de voir la relation entre l'extermination de masse et la rationalité industrielle et bureaucratique moderne. Une fois le but posé, seuls comptent les moyens qui doivent être les plus efficaces possible, en dehors de toute autre considération. Pour les exécutants, c'est une question de conscience professionnelle (ou au moins de conformité au système) d'obtenir les meilleurs résultats possibles (le plus de morts) en s'interdisant tout scrupule et toute pitié. *Le massacre de masse est le stade ultime de la rationalité moderne.* Cela d'autant plus que les politiques d'extermination se font au nom de justifications pseudo-rationnelles qui se prétendent scientifiques. Les théories de pureté raciale des nazis s'appuient sur la biologie, la lutte des classes menée jusqu'à la destruction totale de l'adversaire est justifiée par le marxisme « scientifique ». Mais il y a probablement d'autres éléments encore à considérer.

A vrai dire, il reste difficile de vraiment comprendre les crimes de masse du 20^e siècle. L'entendement se heurte comme à une espèce de bloc opaque, qui donne d'abord peu de prise aux efforts de compréhension. On peut d'ailleurs douter que les événements historiques aient une explication ultime : ce sont des phénomènes très complexes, en partie aléatoires, qui sont pratiquement impossibles à prédire et malaisés à interpréter après coup. La dynamique des systèmes complexes (comme la météo, l'économie, les phénomènes sociaux) démontre que ce sont des systèmes imprévisibles en pratique. Les événements arrivent peut-être simplement parce qu'ils arrivent, mais nous cherchons à toute force des explications, qui ne sont peut-être que des reconstructions rationnelles *a posteriori*.

Cependant nous devons chercher des explications, par besoin de comprendre et parce que cela pourrait être utile pour l'avenir. On le fait pour les crises économiques, il est raisonnable de le faire pour les crises historiques. Dans ce cas,

je vois au moins trois formes d'explications possibles : le pouvoir des idéologies, leur soubassement religieux, les pulsions primitives qu'elles véhiculent. Toutes ces caractéristiques appartiennent à l'histoire de la rationalité occidentale depuis le début. Ici aussi on peut remonter sans peine à Platon, dont *La République* fournit le premier modèle de gouvernement totalitaire au nom de la raison.

Le concept de totalitarisme a été largement discuté (car il y en a des variantes multiples), mais il reste irremplaçable pour interpréter l'histoire du 20^e siècle. C'est une tentative de domination totale de l'Etat sur l'individu et la société, dans une logique de pouvoir absolu, sans aucune limite, au nom d'un idéal de société parfaite à venir. Hannah Arendt a analysé en détail le rôle de l'idéologie dans les systèmes totalitaires. La vision du monde cohérente et totale fournie par l'idéologie lui donne une grande séduction et justifie tous les crimes, car il faut détruire tous les aspects traditionnels de la société ancienne pour promouvoir l'organisation de la société nouvelle. L'homme réel doit être éliminé sans pitié pour laisser place à l'homme nouveau, en utilisant tous les outils de la rationalité moderne.

Bien sûr il n'est pas inutile d'analyser aussi l'organisation politique de la société totalitaire. Le chef charismatique, le parti unique, la propagande omniprésente, la police politique, la terreur et la révolution permanente en sont les principaux éléments. Il y a des variations notables selon les époques et les pays, mais le rôle de l'idéologie nous semble essentiel pour expliquer la force d'attraction du totalitarisme auprès des masses comme des intellectuels.

Pour Hannah Arendt, le totalitarisme découle de l'isolement total (*loneliness*) des hommes entre eux dans la société de masse, où il ne reste que l'idéologie comme bien commun. Mais ce que Arendt n'a pas vu (ou pas pris en compte) est que la rationalité apparente des idéologies comporte aussi une part sous-jacente de représentations, d'émotions et de pulsions inconscientes, qui expliquent le pouvoir de conviction de l'idéologie autant que sa cohérence logique. Il est maintenant

évident que le communisme et le nazisme (ainsi que le maoïsme) sont des religions sécularisées, sans Dieu apparent mais conservant la croyance en un bien absolu et en un avenir radieux (thèse défendue par Eric Voegelin). On y reconnaît sans peine le messianisme judéo-chrétien (lui-même probablement d'origine persane) : la croyance en une fin des temps récompensant les justes et punissant les méchants après une lutte finale apocalyptique. C'est cette eschatologie familière à toute la culture chrétienne qui explique la conviction passionnée des militants, leur capacité à se sacrifier et à sacrifier les autres à leur cause. On retrouve ce mélange particulier de rationalisme et de ferveur religieuse, qui est caractéristique de la culture européenne.

Autrement dit, le *logos* moderne est infiltré par le *muthos* ancien, qui n'est malheureusement plus reconnu comme tel. C'est la thèse désabusée, exprimée dans un style opaque et mélancolique, qui est avancée en 1944 par Horkheimer et Adorno (*Dialektik der Aufklärung*) dans leur exil américain : les Lumières qui devaient en principe libérer l'homme ont débouché sur l'horreur du totalitarisme. Le projet des Lumières était déjà totalitaire dans sa volonté d'une rationalité absolue et son illusion d'une clarté totale, car il masque en fait une volonté de domination qui a fini par éclater au grand jour.

Il faudrait sans doute y ajouter des pulsions et sentiments niés et refoulés par le rationalisme : besoin de sécurité et de certitude, espoir fou, aliénation sociale, anxiété, peur, agressivité, pulsion de mort, nihilisme... L'idéologie permet d'exprimer ou de soulager des affects qui n'ont normalement pas de place dans le discours public, mais qui peuvent dominer l'individu jusqu'à l'angoisse. Avant la guerre de 14-18, la destruction des communautés traditionnelles, l'urbanisation brutale et les tensions dues au capitalisme industriel sont probablement les principaux facteurs d'angoisse et d'agressivité, et la crise économique et sociale

des années 1930 a grandement augmenté l'angoisse et la haine dans une classe moyenne en voie de déclassement rapide.

Puisque dans le courant du 19^e siècle les élites européennes puis la majorité de la population ont cessé petit à petit de croire vraiment dans les formes traditionnelles de la religion (en fait à toute forme de tradition), il n'y a plus de limites à l'impérialisme de la raison. Si Dieu est mort, tout est possible (ce que Nietzsche avait déjà clairement annoncé). Toute idéologie ayant une apparence de cohérence peut inspirer les comportements les plus destructeurs au nom du progrès nécessaire (et inévitable) menant vers la société idéale. Le poids des traditions, les scrupules moraux, la compassion humaine, la modération sont balayés comme une trahison de l'avenir dont nous devons assurer l'avènement par tous les moyens possibles. C'est ainsi que vouloir assurer le paradis dans ce monde-ci amène inéluctablement l'enfer sur terre.

La montée des idéologies au 20^e siècle est d'autant plus absurde sur le plan intellectuel qu'elle correspond à une conception dépassée du rationalisme. Le déterminisme historique ou biologique des idéologies politiques est tout simplement invalidé par l'évolution de la pensée scientifique. Dès la fin du 19^e siècle on observe des changements fondamentaux dans les sciences, avec le darwinisme, les systèmes dynamiques, la relativité, la physique quantique. Sans entrer dans les détails, on passe du déterminisme classique à une conception probabiliste et systémique des lois scientifiques. Mais ces changements théoriques ont encore peu d'influence sur la pensée commune.

Cependant il serait trop simple d'imputer tous les crimes du 20^e siècle au seul totalitarisme, ou à certains pays seulement (notamment l'Allemagne et l'Union Soviétique). En fait tout le continent européen a participé aux massacres de masse, plus ou moins activement selon les cas. Même les Anglo-Américains, qui ont été les moins touchés par les idées totalitaires, ont bombardé les villes allemandes sans

remords, causant la mort de centaines de milliers de civils. Enfin les deux bombes atomiques jetées sur le Japon en 1945 représentent à la fois le point final de la Deuxième Guerre mondiale, et le début d'une ère nouvelle, où l'homme moderne est devenu techniquement capable d'exterminer l'humanité entière.

Ceci dit, il reste une spécificité de la Shoah, c'est-à-dire de l'extermination des Juifs européens en tant que Juifs. Ceux-ci ont clairement été persécutés avec une haine viscérale qui pose question, et la Shoah joue alors un rôle particulier dans l'histoire européenne. Car les Juifs ont un statut singulier dans la culture européenne : ils sont vus à la fois comme fondateurs et ennemis du christianisme, comme européens et étrangers, semblables et différents. Ils ont aussi contribué brillamment à la culture occidentale, de Spinoza à Einstein. Leur destruction aura des conséquences graves (et probablement irréversibles) pour la société, la culture et l'image de soi de l'Europe.

En Conclusion

En somme, les massacres de masse qui ont été commis en Europe dans la première moitié du 20^e siècle ne sont pas des accidents de l'histoire, mais l'aboutissement de toute la culture européenne. Il y a un fil conducteur qui va de Platon à la philosophie des Lumières, puis aux idéologies modernes. Le facteur décisif a été le dogmatisme d'un rationalisme à la fois infiltré par des sentiments religieux et largement libéré des garde-fous de la religion traditionnelle. On peut malheureusement estimer que cette forme de pensée est encore vivante et influente de nos jours, que les barrières contre cette forme de mal restent fragiles. Avec des conditions historiques favorables, la résurgence du fanatisme reste possible.

La violence est inhérente à l'histoire humaine. Toute civilisation a subit et infligé la violence à l'intérieur et à l'extérieur. Même une civilisation relativement pacifique comme celle de la Chine présente une suite continue de guerres

intérieures et extérieures, d'invasions, de soulèvements et de massacres à intervalles réguliers. Mais les Européens ne peuvent pas ignorer que leur civilisation s'est révélée particulièrement meurtrière et destructrice en développant au 20^e siècle une violence totalitaire à grande échelle. Cette forme nouvelle (et particulièrement efficace) du mal découle en grande partie du rationalisme qui est une des caractéristiques fondamentales de la culture occidentale. Ce n'est pas sans influence sur l'image que les Européens peuvent se faire aujourd'hui d'eux-mêmes et de leur civilisation.